

Chapitre 1

Que sont-ils devenus ?



Que fait-on d'un film que l'on n'a pas pu tourner ?

Un film fantasmé, écrit, travaillé, rêvé jusqu'à l'épuisement... Rêvé, oui, au point qu'il en devienne un cauchemar, puisque que les nuits révèlent jour après jour les images qu'il devait produire. Que fait-on de ce fantôme pervers ? De ces apparitions ? Hallucinations ? De ce phantasme ? Phantasma, *phainein*, signifie bien en grec rendre visible, faire briller. Comment rendre visible ?

J'aurais aimé dire comme Deleuze que le plus important est d'avoir une idée, peu importe ce qu'il en advient, mais non, je ne suis pas philosophe. Une idée de cinéma n'a de sens qu'incarnée. Elle n'a de sens que si l'on s'en débarrasse pour en accueillir une autre.

Au final, peu importe les raisons pour lesquelles les choses ne se sont pas faites. Nulle plainte. Quiconque exerce ce métier stupide mérite ce qui lui arrive¹. Et la vie des cinéastes est jalonnée de films qui ne se font pas. Mais de ces films, il faut apprendre à faire le deuil. Il faut apprendre à vivre avec.

Se pose alors régulièrement la question de les reprendre tels quels.

Chaque année, se replonger dans le scénario, relire les notes, revoir les photos de repérages, voir que les acteurs auxquels on avait pensé ont un peu vieilli, que c'est peut-être pas plus mal qu'ils aient un peu plus vécu pour le rôle, et puis se dire deux ans après que non, là, il faudrait changer, puis se remémorer pourquoi le film ne s'est pas fait, penser au chemin qu'il faudrait reprendre, plus ardu à chaque fois, puis refermer le scénario, non sans en avoir corrigé quelques scènes.

Ou les dissoudre dans d'autres, les faire réapparaître, par fragments peut-être, sur plusieurs films. Mais il faut pour cela les démem-

1. Orson Welles.

brer, casser leur logique, leur cohérence, leur construction. Alors, parfois, un dialogue ressurgit, une scène, une musique, un geste... Renaissance dérisoire, déceptive, illusoire.

Ou les laisser comme un bloc de granit au fond de soi.

Quoi qu'il en soit, que font ces films ? Ils reviennent sans cesse.

Il est d'ailleurs troublant, mais peut-être n'ai-je pas été lucide – ou peut-être y a-t-il non pas une raison, mais un sens, un esprit là-dedans –, que chacun des deux films porte dans son titre le mot *mort*. On conseille d'ailleurs toujours à un réalisateur de ne pas mettre ce mot dans un titre. Je n'ai pas suivi ce conseil.

La Mort de Laurie Markovitch, Madeleine d'entre les morts...

Deux films écrits en parallèle, commencés à l'été 2003 à Montréal, achevés deux ans plus tard, en collaboration avec Stéphane Delorme², puis retravaillés régulièrement en attendant un tournage qui ne viendra pas.

Deux films en parallèle, donc, et *deux films parallèles* qui, outre le fait de partager le mot *mort*, envisagent eux-mêmes les fantômes. Deux personnages que l'on tue à vouloir les faire revivre ailleurs, en dehors d'eux. Par amour, évidemment.

Deux films écrits quasi en même temps, qui dialoguent, se répondent, communiquent. Deux femmes, deux prénoms, Laurie, Madeleine... deux transformations, deux disparitions, deux deuils.

Apprendre à vivre avec, oui.

2. Stéphane... Tellement de conversations, de questions, d'ambition, de désir, de scènes écrites et jetées, de mails, de rendez-vous, tellement d'espoirs, de déceptions...

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Les films fantômes sont évidemment les plus beaux parce qu'ils ne sont pas ratés.

Mais les films fantômes ne sont pas des films invisibles.

La Genèse de Bresson, le *Napoléon* de Kubrick, le *Mégapolis* de Coppola sont des films que j'ai vus. J'ai vu le *Saint Paul* de Pasolini. J'ai vu la *Recherche* de Visconti.

Depuis dix ans, j'ai maintenant tellement vu les miens que je n'ai plus besoin de les faire.